

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 35

Artikel: Mon ami Fretillard : Blulette littéraire : suite
Autor: Catalan, MÉRIL
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179423>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mô à s'n'êse, kâ s'n'anglaise, et son pantalon étions tot eimbroulâ et la nappa, dévant li étai assebin tot eimbardouffâie.

Ma fai, vo peinsa bin qu'après n'a pareille afféré, les z'ons risiront dé bon tieu, et que d'ai z'autro dju-ravont ein dedein. Tot parâi nion n'eut l'air dé sé fatsi, et on décida que tsacon devesâi ein tsanta iena. Monsu R... ein tsanta onna tota galêze et malheureu-sameint ne mé rassovigno rein qué d'on coupliet que vouâitsé :

Je chanterais beaucoup mieux si
Le temps n'était pas si humide
Je dois vous avouer aussi
Que parfois je suis fort timide
Cependant si vous jugez que
J'ai mérité votre suffrage,
Je vous supplie à l'instant de
N'en pas demander davantage.

Et lo resto dao soupa sé passa on ne pão mi.

C. C. DÉNÉRÉAZ.

Mon ami Fretillard.

Bluette littéraire.

II.

La préssuration de ce nouveau coin glissé dans les rangs rendait la place intenable sur la banquette. Fretillard, à moitié aplati, se leva et dit :

— Madame, je serai galant pour monsieur. Prenez ma place. Je me tiendrai debout.

Je regardai en riant Fretillard, et lui dit :

— Bravo, bravo, mon cher, on gagne toujours quelque chose avec les femmes qui aiment la galanterie.

— Vingt centimes, messieurs, répéta la voix glapissante du conducteur.

Quand la recette fut terminée, je remarquai que le petit monsieur à cheveux blancs se tenait le nez en jetant des regards obliques sur son voisin de droite, gros campagnard à la blouse crasseuse, sans doute poussé à bout de patience par quelque chose qui l'incommodait, il se mit à interpeller le conducteur d'une voix nasillarde, et lui dit :

— Conducteur, vraiment vous recevez trop toute sorte de monde dans votre voiture. C'est très désagréable.

— Ah ! dame, monsieur, répondit l'interpellé, ma voiture est un *omnibus*. Monsieur connaît probablement le latin ?

— Je ne vous parle pas en latin, mais en bon français. Je le répète, c'est très désagréable ! on sent le beurre rance, le vieux fromage et

— Que voulez-vous que j'y fasse ? chaque fleur a son odeur.

Le paysan regarda le vieillard et répliqua :

— On a l'odeur de son métier, monsieur. On n'est pas rentier, et quand nos habits sentent le musc, notre bourse ne sent pas bon.

— D'accord, fit le plaignant. Mais, conducteur, je le répète, et je vous l'ai dit vingt fois. L'administration devrait faire établir des voitures à compartiments de premières et de secondes places, pour les personnes qui aiment être à l'abri d'une atmosphère infecte.

On se regarda dans le vaggon en souriant, lorsque le conducteur répliqua :

— Monsieur, j'ai fait part de votre réclamation à l'administration, elle attend que l'arche de Noé revienne à la mode pour y loger bêtes et gens.

— Il n'y a pas besoin de l'arche de Noé pour faire une innovation utile, fit le petit monsieur. Voilà toujours comment on accueille les idées de progrès.

Une dame, bonne bourgeoise un peu sur le retour et en bonnet rond, intercalla :

— Monsieur est bien difficile. Moi, je trouve très commode de

pouvoir me faire traîner en voiture pour mes quatre sous, comme le dernier des millionnaires.

— Sans compartiments, fit un nouveau plaisant.

— Oui, sans compartiments. Rien n'est plus beau que le monde.

— Moi, fit un des voyageurs ayant l'esprit disposé à faire une monture, j'aime tout ce qui est à compartiments. C'est bon genre, d'ailleurs, on imite la nature, nous ne sommes que des compartiments à deux pattes avec cerveau à compartiments, comme l'a très-bien démontré Gall, dans ses études sur la phrénologie.

— Monsieur, ne parlez pas de gale, fit un nouveau interlocuteur, je sors de l'avoir, et je sens d'abord un frisson par le corps, au nom de cette terrible maladie.

— *Distinguo*, fit le précédent démonstrateur, *distinguo* comme disait Molière, entre Gall le phrénologiste et la gale, maladie de la peau, produite par un animacule du nom *acarus*, il y a

Il fut interrompu par la jolie bonne accorte qui dit d'un ton colère à son élégant voisin, le monsieur poursuivant une belle.

— Tenez-vous donc tranquille, monsieur. Voici demie heure que vous m'écrasez le pied avec votre botte. C'est stupide.

Tous les regards se fixèrent sur le malavisé qui, devenant rouge comme la crête d'un coq, balbutia :

— Pardon, Mademoiselle, je croyais rouler le paillason.

— Je ne le crois pas, monsieur, fit sèchement la bonne, vos genoux exécutent le manège de vos pieds.

Chacun se poussa le coude, comme pour se communiquer télégraphiquement la même pensée. Mon ami Fretillard me jeta un coup d'œil farceur en fredonnant :

Oh ! quel effroi !

Avec le pied on est coupable . . .

Ah ! cœurs sensibles, plaignez-moi !

La figure du petit vieillard devint radieuse ; il se frotta les mains et dit, dès que le premier mouvement de surprise fut passé :

— Vous le voyez bien, messieurs. N'avais-je pas raison. On y viendra aux compartiments dans l'intérêt des convenances sociales. On rit d'abord d'une idée qui paraît saugrenue, puis l'expérience prouve l'utilité de son application.

Nous arrivions à destination. Chacun sortit de la voiture, les uns se dispersant à droite, les autres à gauche. Fretillard reprit sa place sous mon parapluie, car la pluie tombait aussi forte qu'à notre entrée en tramway. Nous enfilâmes un petit chemin isolé se perdant dans la campagne, son adorable veuve demeurant dans un site solitaire, loin de l'agglomération villageoise du bourg. Nous avions vingt minutes à parcourir entre deux haies pour nous rendre chez elle.

Pendant la route, Fretillard me dit, en revenant toujours à ses idées de bonheur avec sa veuve :

— Tu vas voir comme elle va nous recevoir, comme elle a de doux sourires, d'adorables paroles (style d'amoureux). Je veux te présenter à elle, et pour te faire confidence des secrètes pensées de mon cœur, j'ai l'intention de lui exposer devant toi mes projets de future union. Tu seras enchanté de son accueil, et, ce qui m'est le plus sensible, c'est que toi, mon ami d'enfance, tu seras le fortuné témoin de mon bonheur.

Je me mis à sourire, car la pluie se mêlait de giboulées et de grêlons. Je hasardai :

— Nous allons arriver en invités transis et rincés comme des rats d'eau. Nous faisons ici une partie de l'épisode de la retraite de Moscou.

— Non pas, non pas, fit-il, nous trouverons chez elle bon vin, bon accueil et bon feu. Tu verras. Ce ne sera pas le passage de la Bérésina.

(La fin prochainement.)

MÉRIL CATALAN.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.